

KSÉNIA

REPRODUCTION INTERDITE



Ksénia Mikhaïlovna Sadovskaïa
(1859-1925)

DU MÊME AUTEUR,
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Les Tchoudaks, roman (2024)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

La Souterraine, roman (Grasset, 1979)

Carènes, roman (Grasset, 1984)

Fragments pour un Perceval, poèmes (Les Quatre Fils, 1984)

ESSAIS CRITIQUES :

Pouchkine (éd. du Seuil, 1966)

Racine (éd. du Seuil, 1981)

Le Mythe d'Hélène (Adosa, 1984)

Musique et littérature (Presses Universitaires de France, 1994)

Pouchkine (Hachette, 1996)

L'Impasse rhétorique (Presses Universitaires de France, 2002)

Le Poème narratif dans l'Europe romantique
(Presses Universitaires de France, 2003)

Le Sens du détour (Klincksieck, 2005)

Aleksandr Blok. L'horizon est en feu (biographie, Aden, 2006)

Le Mythe dans les littératures d'Europe (éd. du Cerf, 2010)

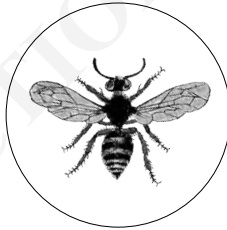
Dostoïevski et la logique (YMCA-Press, 2021)

(suite en fin de volume)

JEAN-LOUIS BACKÈS

KSÉNIA

ROMAN



La Coopérative

REPRODUCTION INTERDITE

© Éditions de la Coopérative, 2025

ISBN : 979-10-95066-73-6

www.editionsdelacooperative.com

Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

KSÉNIA

À Dilshad

REPRODUCTION INTERDITE

De tous les instruments de l'orchestre, celui dont les excellentes qualités ont été le plus longtemps méconnues, c'est l'Alto. Il est aussi agile que le Violon, le son de ses cordes graves a un mordant particulier, ses notes aiguës brillent par leur accent tristement passionné, et son timbre en général, d'une mélancolie profonde, diffère de celui des autres instruments à archet.

HECTOR BERLIOZ

(Traité d'instrumentation et d'orchestration)

1

DANS LE SALON DE GALINA NIKOLAÏEVNA A***.
(PÉTERSBOURG, 3 MAI 1909.)

- Un pur scandale.
- Êtes-vous sûre ?
- Évidemment.
- Mais qui vous l'a dit ?
- Je ne sais plus. Mais c'est une personne à qui on peut faire confiance.
- Et alors, que s'est-il passé ?
- Pendant une séance de musique chez la princesse Maria Alexandrovna...
- Vous connaissez la princesse ?
- Pas personnellement. Mais tout le monde, à Pétersbourg, a entendu parler des concerts qu'elle donne. Il n'est pas facile de s'y faire inviter.
- Un scandale dans un concert ?
- Un concert avec un orchestre ?
- Non, quelque chose de très simple. Juste un piano et une espèce de violon.
- Comment ça, une espèce de violon ?
- Je ne sais pas bien comment ça s'appelle. C'est un grand violon.
- Qu'on tient comme un violon normal ?

— Oui.

— Alors c'est ce qu'on appelle un alto ?

— Vous en savez, des choses.

— C'est mon mari qui m'a appris. Il a organisé un concert avec ses collègues pour l'anniversaire de son chef de département. Ils ont recruté un quatuor. Des gens très polis. Celui qui jouait l'alto était très bel homme.

— On dit « alto ». On dit aussi « viole ». J'ai appris ça dans un roman passionnant, que j'ai lu l'été dernier, à Bad-Nauheim. C'était l'histoire d'un vieil homme qui collectionnait les instruments de musique. Un roman traduit de l'anglais. Il y avait une note en bas de page. Le vieil homme était amoureux d'une cantatrice, mais elle rêvait de devenir religieuse. Je ne sais plus comment ça finissait...

— Bon. Et notre scandale, alors ?

— Il y a des gens qui sont capables de n'importe quoi pour pouvoir écouter de la musique. L'année dernière, à Bad-Nauheim, justement, on a failli se battre parce que la salle était trop petite. On ne pouvait pas faire entrer tout le monde. Je ne comprends pas à quoi ça rime.

— C'est du snobisme et rien de plus.

— Est-ce que la princesse Maria Alexandrovna est snob ?

— Certainement pas. Mais il y a des gens qui mentent ses invitations. Pour se faire bien voir. Quand ils en obtiennent une, ils sont ravis, parce qu'on verra leur nom dans le journal.

— Et puis il y a des musiciens qui courent le cachet. La princesse ne les paie pas trop mal.

— Les « paie » ou les « dédommage » ?

— Ça revient au même.

— Mais le monsieur qui jouait ce soir-là, à ce qu'on m'a dit, jouait à titre gracieux.

— Comment ? Pour rien ?

— Quelle idée !

— En fait, c'est un ami de la princesse. Il est musicien de métier. Je crois qu'il appartient à un grand orchestre.

— Oui. L'orchestre du théâtre Mariinski.

— Vous le connaissez, vous aussi ?

— C'est bien un Français ?

— Je crois.

— Alors c'est lui. J'en ai entendu parler par mon docteur, qui est un de ses amis.

— C'est drôle. Un docteur et un violoniste. Ça ne va pas ensemble.

— Ce n'est pas un violoniste : il joue de l'alto.

— Alors comment faut-il dire ?

— Je demanderai à mon mari.

— Et ce scandale ?

— Eh bien ! Pendant qu'il jouait, une dame s'est levée de sa chaise. Elle avait l'air d'une somnambule, ou d'une folle. Elle s'est frayé un chemin parmi les spectateurs. Difficilement. Il y avait beaucoup de monde et les chaises étaient très serrées. On l'a laissé passer, tellement on était inquiet. Elle a heurté en passant plusieurs dames. Elle n'hésitait pas à leur marcher sur les pieds. Enfin, elle est arrivée tout près des musiciens. Et soudain, elle est tombée. Tombée sur la face. Allongée de tout son long devant le piano, toutes jupes relevées.

— Quelle horreur !

— Et qui était cette dame ?

— Je ne la connais pas. On m'a dit que c'était l'épouse d'un haut fonctionnaire. Il paraît qu'on la voit souvent dans les concerts. Mais, en général, elle s'y conduit convenablement.

DANS LE SALON D'OLGA NIKOLAÏEVNA B***.
(PÉTERSBOURG, 5 MAI 1909.)

- Vous savez ce qu'il en est de Ksénia Mikhaïlovna ?
— Cette dame fait beaucoup parler d'elle.
— On raconte des choses épouvantables.
— À ce que j'ai entendu dire, elle est entre la vie et la mort.
— Vous y croyez vraiment ?
— Elle s'est évanouie.
— Ce n'est pas extraordinaire. Moi-même...
— Oui, mais elle, elle ne s'est pas réveillée. Elle est toujours inconsciente.
— Ça fait combien de temps ?
— Trois jours déjà.
— Trois jours. C'est horrible.
— Mais d'où tenez-vous cette information ?
— De mon docteur.
— Vous avez le même docteur que Ksénia Mikhaïlovna ?
— Vous n'y pensez pas ! Son docteur à elle est membre de l'Académie ; il soigne la famille impériale, ou au moins plusieurs grands-ducs. Va-t-il s'intéresser à des gens comme nous ?
— Alors comment se fait-il ?

— Mon docteur à moi est l'élève de ce Stépan Ilitch Sobkhine. Il travaille dans son service à l'hôpital. Il le voit presque tous les jours. J'imagine qu'il finira par lui succéder. C'est un jeune homme très brillant.

— Et il vous raconte des secrets médicaux ?

— Ce n'est pas vraiment un secret. Je ne sais rien de ce qui touche personnellement Ksénia Mikhaïlovna. Mais le docteur Izmaïlov, qui me soigne, a été très intéressé par la méthode que compte appliquer Stépan Ilitch. Une méthode toute nouvelle, qui se pratique à Vienne.

— Une fois de plus, nous voilà en train d'imiter les Allemands !

— Pas du tout. Je ne sais pas bien ce qu'ils ont inventé, mais Stépan Ilitch a profondément modifié leurs idées. Les Allemands ont beau être malins ; il y a des choses qu'ils ne sentent pas. La méthode nouvelle ne pouvait être mise au point qu'en Russie.

— En quoi consiste-t-elle ?

— Vous savez que Ksénia Mikhaïlovna s'est évanouie pendant un concert ?

— Oui, elle est tombée à plat ventre aux pieds d'un bel altiste.

— Qu'est-ce que c'est qu'un altiste ?

— Quelqu'un qui joue de l'alto. L'alto, c'est un grand violon, dont le son est plus grave que celui des violons communs. Stépan Ilitch se propose de mettre l'altiste dans son jeu, si j'ose dire. Que jouait ce monsieur lorsque la malheureuse a perdu conscience ? Probablement un air qu'elle avait entendu autrefois. C'est une souffrance qu'elle s'est soudain rappelée. Une souffrance aiguë. Un gros chagrin d'enfant. Elle l'avait oublié. Elle s'était forcée à l'oublier. Si on lui rejoue cet air, il se peut qu'elle se réveille, qu'elle pleure, qu'elle retrouve enfin ce qu'elle ne voulait pas se rappeler.

— Et on pourrait la consoler.

— C'est absurde. Pourquoi la faire souffrir encore ?

On pourrait la consoler sans ça.

— Le danger est visible. Il devrait faire peur. Mais ces sommités du monde médical s'en moquent bien, pourvu qu'on parle d'eux, de leur audace, de leur génie. Pourvu qu'ils deviennent célèbres dans toute la Russie, dans toute l'Europe, dans le monde entier. Si celui-là arrive à ne pas tuer Ksénia Mikhaïlovna, on parlera de lui jusqu'à San Francisco. On lui donnera le prix Nobel.

— Il y a un prix Nobel de médecine ?

— Évidemment, voyons.

— Vous n'avez jamais entendu parler de Pavlov ?
Ivan Petrovitch Pavlov.

— C'est un Russe ?

— Sans doute, et qui fait grand honneur à la Russie.

— Et on lui a donné le prix Nobel, il y a trois ou quatre ans.

— Combien de malades a-t-il guéri ?

— Je ne sais pas. Il a surtout tué des chiens.

— Pour quoi faire ?

— C'est sans doute un secret. Tous ces médecins sont des assassins.

— Vous croyez vraiment qu'ils vont tuer Ksénia Mikhaïlovna ?

— Puis-je vous offrir une tasse de thé ?

— C'est très gentil de votre part. Mais je crains la migraine.

— Le thé vous donne des migraines ?

— Affreuses. J'essaie de ne pas en abuser.

DANS LE SALON DE SVETLANA VLADIMIROVNA C***.
(PÉTERSBOURG, 6 MAI 1909.)

— Et le mariage de votre fille ?

— Oh ! ce n'est pas pour tout de suite.

— Qu'attendez-vous ?

— Que mon futur gendre ait soutenu sa thèse.

— Ça ne saurait tarder.

— Il est tout de même très jeune.

— Quel âge a-t-il ?

— Un peu moins de trente ans.

— Je connais beaucoup de médecins qui ont beaucoup moins de trente ans et qui ont déjà obtenu tous les diplômes nécessaires. Est-ce qu'il a des patients ?

— Quelques-uns. Et il travaille au Mariinski.

— Au Mariinski ? Qu'est-ce qu'un docteur fait dans un théâtre ? Est-ce qu'il est chargé de consoler les cantatrices quand elles ont des vapeurs ?

— Mais non ! On voit bien, chère amie, que vous débarquez d'Arkhangelsk. À Pétersbourg, nous avons un palais Mariinski, un théâtre Mariinski et un hôpital Mariinski. C'est à l'hôpital que travaille Pavel Agafonovitch.

— Il doit déjà bien gagner sa vie.

— Est-ce que la dame qui s'est évanouie l'autre jour

chez la princesse Maria Alexandrovna, cette dame dont on parle partout, a eu des vapeurs ? Est-ce que ce serait une cantatrice ?

— Vous rêvez. La princesse Maria Alexandrovna recrute évidemment, pour ses concerts, des chanteurs et des chanteuses ; elle les paie bien. Mais ils ne sont pas là comme invités. Et je suis sûre qu'ils ne se permettraient pas d'avoir des vapeurs.

— Moi, j'avais entendu dire que les musiciens qui participent à ses concerts le font à titre amical.

— Il faut peut-être ne pas généraliser ; il peut y avoir des exceptions.

— Donc votre futur gendre travaille dans un hôpital. C'est un bon moyen de commencer une carrière. Mais j'imagine qu'il n'est pas dans la misère. Si l'on paie bien les chanteurs, à plus forte raison...

— Détrompez-vous. Vous savez que ce jeune homme n'a aucune fortune personnelle.

— Et votre mari l'accepte pourtant comme gendre ?

— Mon mari a suivi l'exemple de notre fille. Il s'est entiché du personnage. C'est compréhensible chez une péronnelle. Ça l'est beaucoup moins chez un homme d'âge rassis. Quand on est conseiller d'État, on devrait avoir les yeux en face des trous.

— En fait, vous n'êtes pas ravie.

— Si, bien sûr. Mais je m'inquiète. Je vous l'ai dit, Pavel Agafonovitch n'a pas un kopeck. C'est un fils de pope. Son père exerce son ministère dans un petit village des environs de Voronej. Il s'est saigné à blanc pour que le fils fasse des études.

— C'est méritoire.

— Et le fils a réussi partout ?

— Il semblerait.

— C'est plus méritoire encore. A-t-il mangé de la vache enragée ? A-t-il vécu dans une mansarde ?

— Peut-être. Mais maintenant il habite un appartement coquet, non loin de chez nous. Et c'est comme cela qu'il a connu ma fille. Ils se sont vus au jardin de Tauride.

— S'il habite près du jardin de Tauride, c'est qu'il est déjà à son aise.

— Je voudrais en être sûre. En fait il partage cet appartement avec un musicien. Tiens, justement, un musicien qui joue dans l'orchestre du théâtre Mariinski. C'est un Français. Il vient d'une bonne famille. Je le suppose à son aise.

— S'il est riche, pourquoi s'est-il fait musicien ? Pourquoi est-il en Russie ? Il doit nous mépriser, parce que nous ne parlons pas bien sa langue.

— Pavel Agafonovitch prétend que, tout au contraire, il parle presque comme un Russe. Il se débrouille déjà fort bien, mais souhaite faire encore des progrès. Et Pavel Agafonovitch l'aide autant qu'il peut, en lui faisant la conversation.

— Pauvre Français qui va parler le patois de Voronej !

— Permettez-moi de vous faire observer que vous dites n'importe quoi. Pavel Agafonovitch parle comme vous et moi.

— Voulez-vous une tasse de thé ?

— Très volontiers. Vous me l'offrez si gentiment.

— Prokop ! Verse du thé à Madame. Et tâche de ne pas en répandre sur sa robe. Voilà ! Bien ! En général, il est effroyablement maladroit.

— On n'est plus servi.

DANS LE SALON DE SOFIA VLADIMIROVNA D***.
(PÉTERSBOURG, 9 MAI 1909.)

— Y a-t-il du nouveau ?

— À propos de quoi ?

— La santé de Ksénia Mikhaïlovna. J'ai cru comprendre que vous la connaissez d'assez près.

— Disons que j'ai été reçue chez elle quelquefois. Il semble qu'elle aille un peu mieux. Elle a repris conscience. Mais elle retombe souvent dans une espèce de léthargie. Ou bien elle délire gravement. N'en parlez pas, je vous prie.

— Tout Pétersbourg en parle.

— Tout le monde fait semblant de savoir. Dans quinze jours, personne ne s'en souciera plus.

— Savez-vous que les gens racontent n'importe quoi. L'autre jour, devant moi, une dame que je ne connais pas a soutenu que Ksénia Mikhaïlovna était morte et enterrée.

— C'est stupide. Si c'était le cas, les journaux en auraient parlé.

— C'est justement pour éviter que les journaux n'en parlent qu'on aurait emporté le cercueil à la campagne, dans le domaine de Vladimir Stépanovitch et qu'on l'y aurait mise en terre.

- Qui est Vladimir Stépanovitch ?
- Le mari.
- Son domaine est très loin de Pétersbourg ?
- Oui, près de Voronej. Naturellement, Vladimir Stépanovitch fait courir le bruit que sa femme est partie là-bas pour se reposer. Les rumeurs qui courent lui sont désagréables ; elles lui nuisent dans sa position.
- Une position enviable.
- Hautement enviable. Conseiller d'État. Presque ministre.
- Pour elle aussi, c'est une belle position. Je parierais qu'elle est parfois reçue à la Cour.
- N'exagérez pas !
- Enfin, on la voit dans plusieurs de ces fêtes que donne le meilleur monde. Les journaux ne manquent pas de signaler sa présence.
- Avez-vous remarqué une chose ?
- Laquelle ?
- Quand vous lisez avec soin les comptes rendus dans la chronique mondaine, vous vous apercevez que, partout où elle va, un concert fait partie de la fête.
- Est-ce une mélomane acharnée ?
- On dit que la musique est une grande consolatrice.
- Pourquoi aurait-elle besoin de consolation ? Elle a tout pour être heureuse.
- L'avez-vous jamais rencontrée dans le monde ? N'avez-vous pas remarqué sur son visage je ne sais quelle mélancolie ? Elle ne sourit jamais.
- Je croirais plutôt à un orgueil irrépressible. On la comprendrait ; elle a tout de même remarquablement réussi son existence.
- Vous savez quel âge a Vladimir Stépanovitch ?
- Ma foi, non.

- Dix-huit ans de plus qu'elle.
- C'est beaucoup.
- Un vieillard. Efficace quand il s'agit de traiter un dossier, mais...
- Eh bien ! Elle n'a qu'à prendre un amant.
- Oh !
- Voulez-vous bien ne pas dire d'horreurs !
- Enfin voyons, Mesdames ! Nous connaissons toutes de ces femmes qui, de temps à autre, pour se distraire, reçoivent en secret un aimable jeune homme. Je ne parle pas de celles qui s'affichent, qui bravent ouvertement l'opinion publique. Tout le monde n'est pas Anna Karénine. Je ne dis rien non plus de celles qui font des dettes et les règlent grâce à des sauveurs pleins de bienveillance et d'exigences. Non, il est possible de rester décente.
- Parlez pour vous.
- Je ne vous permets pas...
- Allons, Mesdames, allons !
- Il est évident que je ne vise personne en particulier. Je songe simplement à ce qui peut se passer loin de la capitale, à la campagne, ou encore en Allemagne, dans les villes d'eaux.
- Oui, on y va pour sa santé.
- On y va seule. Les maris sont trop occupés.
- On s'y ennue un peu.
- On risque quelques thalers à la roulette.
- Sans exagérer. On laisse les autres se ruiner.
- On s'ennue tout de même.
- Il y a des concerts de musique.
- Encore des concerts !
- Au concert ou à la roulette, on rencontre d'aimables consolateurs.
- Ils sont un peu tristes. On les console.

— On console les consolateurs.

— Allons, Mesdames, allons ! Soyons charitables.

— Est-ce que Ksénia Mikhaïlovna va parfois prendre les eaux ?

— Pas que je sache. D'ailleurs, à son âge, qui lui ferait la cour ?

— Elle a encore fière allure.

— Quel âge a-t-elle exactement ?

— Exactement cinquante ans.

— Donc Vladimir Stépanovitch est presque septuagénaire. Est-ce qu'il se teint les cheveux ?

— Je ne sais pas. Mais pour elle, il n'y a pas de doute. Elle soigne son apparence. Et elle s'habille avec un goût exquis. Ç'a toujours été une très belle femme. Elle peut se permettre un peu de coquetterie, malgré ses grands airs. Une coquette qui ne sourit pas.

— Mesdames, Mesdames, me permettez-vous de vous rappeler qu'elle est pour l'instant très malade ?

— Oui, évidemment. Et comment la soigne-t-on ?

— Des bains chauds ?

— Des douches froides ?

— Non. On lui joue de la musique.

DANS LE SALON D'IRINA BORISSOVNA E***.
(PÉTERSBOURG, 11 MAI 1909.)

— Est-il vrai que Ksénia Mikhaïlovna est soignée par un violoniste ?

— D'où tenez-vous cette information bizarre ?

— Est-il jeune ? Est-il beau ? Porte-t-il les cheveux longs ?

— Jeune. C'est ce qu'on dit. Beau ? Peut-être. Pour les cheveux, je ne sais pas. Je ne l'ai jamais vu. Mais il a pour lui un atout : il vient de Paris. Il appartient à une grande famille. Il est plus noble que tous les Richelieu de la terre. Et, en plus, ce n'est pas vraiment un violoniste.

— Ça, je le sais. C'est un altiste.

— « Altiste » ?

— Plus personne n'ignore le mot, à Pétersbourg. Je vous expliquerai. Dans le monde, vous passeriez pour...

— Mais j'ai entendu le mot, évidemment. Mais je ne suis pas sûre d'en savoir exactement le sens.

— Oh ! ce n'est peut-être pas la peine d'entrer dans les détails.

— Enfin, une chose est sûre. C'est lui qui jouait dans le salon de la princesse Maria Alexandrovna, c'est à ses

— pieds que s'est affalée Ksénia Mikhaïlovna, toutes jupes retroussées.

— Est-il son amant ?

— Ksénia Mikhaïlovna n'a plus l'âge de s'offrir des amants. Et lui, il n'a pas encore atteint la trentaine. Elle pourrait largement être sa mère.

— Si vous me promettez de ne rien répéter, je suis en mesure d'ajouter un argument.

— Vous savez bien que je suis une tombe.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi.

— Alors voilà. Alexandre de Porcayragues est arrivé à Pétersbourg il y a quatre ans. Il avait été engagé par le théâtre Mariinski. C'est probablement un cousin du marquis de Pontalise, qui est ici conseiller d'ambassade depuis presque dix ans.

— Je croyais que les diplomates ne restaient pas en poste aussi longtemps.

— Il a de bonnes raisons pour s'incruster. Vous n'ignorez pas que sa femme est Russe.

— Plus ou moins. Elle est née Briouss. Un nom d'origine écossaise. Bruce. Noblesse ancienne, incontestable. Sa sœur, Nadejda Igorevna, est une fort belle personne, qui joue admirablement du piano.

— Elle donne des concerts ?

— Pas des concerts publics. On ne l'entend que dans des maisons privées, où on l'invite en amie. Elle a commencé chez son beau-frère. Il donnait des réceptions intimes. Avant le souper, elle se mettait au piano. D'autres l'ont invitée. Toujours dans les mêmes conditions. Pas question d'argent. Tout se passe entre amis. La princesse Maria Alexandrovna a donné l'exemple. Elle en raffole.

— Nous nous éloignons.

— Nous perdons le fil.

— Pas du tout. Au contraire. Monsieur de Porcayragues est toujours là. Quand il se produit, dans des maisons particulières et seulement dans des maisons particulières, c'est Nadejda Igorevna qui l'accompagne. Lui aussi, il s'est lancé avec elle à l'ambassade de France.

— Je vois que vous êtes parfaitement renseignée. C'est vrai qu'ils forment un duo apprécié. Dans les milieux de mélomanes on est particulièrement heureux qu'ils aient, ensemble, remis en lumière la merveilleuse sonate d'Anton Rubinstein.

— Qui est ce Rubinstein ? Encore un Allemand ?

— Non, voyons, un Russe. C'est lui qui a créé le Conservatoire de Saint-Pétersbourg. C'est une gloire de notre pays.

— À travers tous ces détours, je sens pointer une insinuation.

— Laquelle ?

— Nadejda Igorevna est veuve, n'est-ce pas ?

— On l'avait mariée à un vieux général, à un très vieux général. Il en est mort. Sa famille lui en a trouvé un autre, plus vieux encore.

— On célébrera la noce l'an prochain, en novembre.

— Donc...

— Donc ?

— Donc, à supposer que Ksénia Mikhaïlovna ait du goût pour les jeunes altistes, elle fait bien de n'y plus penser. Elle ne peut que craindre une jeune rivale.

— Votre argument est ingénieux.

— Ingénieux, mais pas très convaincant.

— Pourquoi ?

— Il incite à penser qu'il ne se passe rien entre l'altiste et la vieille dame.

— Vieille dame ! N'exagérez pas.

— Pardon ! Disons une dame un peu trop mûre pour se conduire comme une petite folle. Admettons que la morale n'ait pas eu à souffrir. Mais vous ne m'empêcherez pas de penser que tout n'est pas clair dans la cervelle de Ksénia Mikhaïlovna. On ne s'évanouit pas sans raison.

— Dites plutôt : on ne s'évanouit pas sans passion. Il y a du mystère dans cette histoire. Je vous l'accorde, cette femme n'a jamais fait mal parler d'elle. A-t-elle été machiavéliquement prudente ? Est-elle assez habile pour ne rien laisser deviner des aventures qu'elle a pu avoir ? Je ne le crois pas. Et pour une raison très simple : elle n'est nullement insensible, puisqu'elle est capable de ne pas supporter une musique qui la fait trembler. Elle ne pouvait pas ne pas se trahir, au cas où la passion l'aurait terrassée.

— Je ne comprends toujours pas comment une musique peut faire trembler. Il y en a d'agréables. Certaines sont mélancoliques ; mais on ne peut pas les supporter longtemps ; on s'ennuie vite. Avouons-le, rien ne vaut une belle valse.

— Qui osera dire : une belle valse avec un bel officier tout chamarré ?

— Personne n'aura cette audace.

— Visiblement, ce n'est pas seulement de musique qu'il s'agit. Si une musique peut émouvoir, c'est parce qu'elle est mêlée à un souvenir. La mélodie rappelle un visage, une présence. On peut lui attacher un nom propre auquel le compositeur n'avait pas songé.

— On en revient donc à chercher un secret dans le passé de Ksénia Mikhaïlovna.

— Ce passé est limpide. Ksénia Mikhaïlovna est née

dans une lointaine province. Elle est venue à Pétersbourg. C'était une beauté éblouissante. Elle a subjugué, peut-être sans le vouloir, un homme beaucoup plus âgé qu'elle, un homme qui menait une brillante carrière.

— A-t-il été vraiment subjugué ? Pour un homme qui fait carrière, une belle femme est un atout qui a son prix.

REPRODUCTION INTERDITE

DANS LE SALON DE PRASCOVIA KONSTANTINOVNA F***.
(PÉTERSBOURG, 17 MAI 1909.)

— Qu'en est-il exactement de cette histoire qui court dans la ville ?

— Laquelle ?

— Celle de la dame qui s'est dramatiquement évaporée pendant un concert à la Cour.

— Vous n'y êtes pas. D'abord la scène n'a pas eu lieu à la Cour, mais dans la maison d'une princesse. Ensuite, c'est une vieille histoire. Personne n'y pense plus.

— On m'a dit que la dame était morte.

— Qui vous l'a dit ?

— Je ne sais plus.

— Vous le savez très bien, mais vous ne voulez pas dévoiler votre source.

— À moi aussi, on a dit que les médecins n'ont rien pu faire.

— À moi aussi.

— Je serais bien incapable de vous « dévoiler ma source », comme vous dites. Il s'agit d'une personne que je ne connais pas, que j'ai rencontrée chez la belle-sœur de ma marraine. Il me semble qu'elle s'appelle Anna Borissovna, ou Maria Borissovna, ou Maria Ossipovna... Enfin, je

ne sais plus. Mais elle était très sûre de ce qu'elle disait. Elle portait une robe vert pâle avec des manches à gigot.

— Des manches à gigot ? Quelle idée ! Il y a longtemps que plus personne n'en porte.

— Cette dame va peut-être provoquer leur retour.

— Elle prépare l'avenir. Elle est prophète.

— En tout cas, pour ce qui est du présent, elle se fait des illusions. Je peux vous assurer que Ksénia Mikhaïlovna se porte le mieux du monde.

— Je croyais qu'elle s'appelait Ksénia Ksenofonovna.

— Non, non. Mikhaïlovna.

— Ah ! bon.

— Ksénia est un joli prénom.

— Je ne comprends pas bien comment on peut « aller le mieux du monde », comme vous dites, quand on est restée inconsciente pendant plus d'une semaine.

— Pas tout à fait une semaine. Quatre jours.

— On m'a dit : neuf.

— On m'a dit : douze.

— Est-il vrai qu'on lui a infligé un traitement tout à fait inhabituel, et tout à fait extravagant ?

— Est-ce vraiment extravagant ? Elle s'est évanouie pendant un concert, comme si un air particulier avait réveillé en elle des souvenirs très émouvants. Il n'est pas absurde de recueillir l'avis du musicien, qui sait ce qu'il a joué.

— Ce M. de Porcayragues est décidément un curieux personnage.

— Vous savez sur lui quelque chose de particulier ?

— Il ne s'intéresse pas seulement à la musique.

— Il court après les jupons ?

— Il fait commerce de perles ?

— Il écrit un livre sur les nihilistes ?

— Vous n'êtes pas loin. C'est bien de livres qu'il est question. Il est obsédé par Schliemann.

— Mais ce Schliemann est un compositeur ! On ne quitte donc pas la musique.

— Vous confondez. Le compositeur, c'est Schumann. Schliemann est un archéologue. C'est lui qui a fouillé le site de Troie.

— Pourquoi aller chercher Troie à Pétersbourg ?

— Schliemann...

— Encore un Allemand.

— Allemand, oui. Mais il a longtemps vécu ici. Plusieurs années. Il a épousé une femme de chez nous. Il lui a fait trois enfants. Et puis il est parti.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il voulait s'installer en Grèce, fouiller des sites antiques. Il a bien réussi. Il a trouvé des trésors, des bijoux très anciens, des masques en or sur des cadavres.

— Et il est devenu très riche.

— Il l'était bien avant. Il est parti de rien, dans son Allemagne natale. Il s'est mis dans le commerce, et il a amassé une fortune colossale. Il voyageait partout, vendait de tout. Ekaterina Petrovna avait tiré le bon numéro.

— Ekaterina Petrovna ?

— Sa femme. Enfin, sa première femme, celle qu'il a abandonnée pour aller courir les antiquités. Elle n'était pas misérable non plus. Et ils menaient tous les deux la belle vie. Pour être exacte, je devrais dire que c'est peut-être elle qui n'a pas voulu le suivre. L'idée de quitter sa maison, d'aller chez des gens qui ne parlaient pas russe...

— Parce que lui, il parlait russe ?

— Comme vous et moi. Il savait toutes les langues.

— Où est dans tout ça notre violoniste ?

— Il ne joue pas du violon, mais de l'alto. Et c'est un

fanatique d'archéologie. Et d'abord un admirateur inconditionnel de Schliemann. Il a rencontré son fils.

— Où ?

— Je ne sais pas, moi, dans le monde. Ils ont eu une longue conversation, qui s'est, paraît-il, mal terminée. Sergueï Schliemann déteste son père, et le souvenir de son père. Il a été outré qu'un violoniste, un violoniste qui ne joue pas du violon, vienne de Paris pour lui poser des questions. Et depuis, il clame à tous les échos qu'il se sent persécuté.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire. Une de mes cousines a épousé un certain Lev Ilitch Lyjine, qui est un neveu de Ekaterina Petrovna. Elle dit que Sergueï Guenrikhovitch ne déteste nullement son père, avec qui il a toujours gardé les meilleures relations. Mais il s'entend très mal avec sa femme. Et c'est elle qui répand partout de fausses rumeurs. Elle déclare que M. de Porcayragues a osé demander à son mari si le père Schliemann s'était converti au paganisme.

— Parce qu'on peut se convertir au paganisme ?

— Il n'en est pas question.

— Mon petit-fils m'a assuré que cela n'a aucun sens. Et il connaît bien son sujet. À l'Université, il suit tous les cours où il en est question.

— Alors qu'est-ce qui est vrai ?

— La question n'était pas : « votre père s'est-il converti au paganisme ? », mais : « est-ce qu'il s'intéressait aussi à la religion des Grecs ? »

— Quand est mort le père Schliemann ?

— Il y a bien quinze ou seize ans. Sa femme, je veux dire sa première femme, Ekaterina Petrovna, ne lui a pas survécu très longtemps. Je dis sa première femme, parce que, dans son délire hellénique, il en a épousé une autre,

qui avait trente ans de moins que lui. Et il lui a fait deux enfants. Andromaque et Agamemnon.

— Agamemnon Schliemann ?

— Agamemnon Schliemann.

— Et Andromaque Schliemann ?

— Et Andromaque Schliemann. Et il s'est marié à l'église, comme tout le monde.

— Il faut quand même être Français et violoniste pour s'enticher d'un hurluberlu pareil.

— Hurluberlu qui avait pourtant le sens des réalités. Sa première femme, fille d'un grand avocat, ne manquait pas d'argent. Et la seconde non plus. C'est le moins qu'on puisse dire.

— Vous oubliez que ce violoniste est Français.

— Et alors ?

— Depuis quelques années, on parle beaucoup en France de paganisme. On écrit des livres. On m'a parlé d'un roman qui s'appelle *Aphrodite*.

— Aphrodite, c'est cette déesse qui est toute nue ?

— Elle-même. Autant que je sache, tous les peintres qui l'ont représentée ainsi dévêtue sont des peintres français, et non des moindres : Chassériau, Cabanel, Bouguereau, Gérôme.

— Tous de grands messieurs.

— Et les Italiens. Il me semble que Botticelli...

— C'était il y a longtemps.

— Peindre, on peut toujours. Mais faire un roman qui soit tout plein de nudités !

— Donc ce M. de Porcayragues... C'est bien cela ?

— Oui.

— Ce monsieur apprécie les femmes toutes nues et ose demander à un Russe si son père partage ses goûts.

— C'est choquant.

— Mais vous me faites dire ce que je n'ai pas dit !
Et puis, permettez-moi de vous dire qu'il existe aussi en
langue russe des livres indécents. J'ajouterai que paga-
nisme ne veut pas dire nécessairement scènes licencieuses.

— Juste ciel ! Mais vous défendez le paganisme !
Allez-vous le prêcher ?

— Dieu m'en garde !

REPRODUCTION INTERDITE

CHEZ STÉPAN ILITCH SOBKHINE.
(PÉTERSBOURG, 8 MAI 1909.)

— Merci, cher Monsieur, d'avoir bien voulu accepter ce rendez-vous que je vous ai proposé. Je vais avoir besoin de vous. En même temps je me rends compte de ce que ma demande a d'étonnant, voire de troublant. Je voudrais qu'elle ne vous cause aucune gêne. Sentez-vous, je vous prie, aussi libre que possible. Exprimez sincèrement vos réticences, si vous en avez.

Voici de quoi il s'agit. En fait, j'imagine que vous savez déjà tout. Vous vous rappelez qu'il y a quelques jours, ma patiente, Ksénia Mikhaïlovna Sadovskaïa, s'est évanouie au cours d'un concert que vous donniez chez la princesse Maria Alexandrovna. Les rumeurs les plus absurdes ont couru sur cet incident. On a prétendu qu'elle s'est levée de sa chaise, qu'elle a traversé tout le salon, comme une somnambule, pour venir s'abattre à vos pieds. Très précisément à vos pieds. Et dans une posture indécente.

J'ai interrogé diverses personnes, dont la princesse, qui a été formelle. Ksénia Mikhaïlovna s'est bien levée de sa chaise, mais elle est tombée immédiatement. Ses voisins ont pu atténuer sa chute, et elle n'a pas été blessée.

Je crois deviner à quoi conduisent, ou d'où viennent, les exagérations que je viens de rappeler. Il s'agit de vous mettre en cause, d'une manière ou d'une autre. On imagine un secret entre ma patiente et vous. Pourquoi ? Je ne sais pas. Si je me permets de m'adresser à vous, c'est parce que je ne crois pas à cette espèce de mélodrame. Vous voyez que je suis franc.

Aussi ne vous demandé-je pas si, dans d'autres concerts que vous avez donnés, vous aviez remarqué la présence de ma patiente. Il semble qu'elle ait été fort assidue. C'est au moins ce que m'a confié la princesse.

Ce que je voudrais connaître en détail, c'est la liste des œuvres que vous avez jouées. L'une d'elles a-t-elle pu réveiller chez ma patiente un souvenir intolérable, qui pourrait expliquer l'état où elle se trouve actuellement ? Nous avons eu le plus grand mal à lui faire reprendre conscience. Elle est restée comme hébétée, ne prononce pas un mot, ne semble pas comprendre ce qui lui est dit. Elle s'alimente difficilement ; il faut la nourrir à la cuiller, comme un bébé.

Je fais un pari très audacieux : que se passera-t-il si elle entend à nouveau la mélodie qui l'a bouleversée ? Vous voyez. Je songe à provoquer une nouvelle crise.

Le péril est immense. Il se peut que la situation soit lourdement aggravée par une intervention qu'on jugera trop brutale, voire insensée.

Mais je répugne aux méthodes auxquelles recourraient certains de mes collègues, et qui me paraissent plus violentes encore, à la limite de la cruauté. Faut-il lui infliger des douches froides ? Je vois que vous partagez mon sentiment.

Il y a pire. On a prétendu autrefois, à l'époque où l'on découvrait l'électricité, à l'époque du galvanisme et

du baquet de Messmer, qu'on obtiendrait des résultats merveilleux si l'on faisait passer un courant électrique dans le corps du malade. J'espère que cette idée, qui intéresse certains de mes confrères, restera dans le domaine du fantastique. Pour moi, je me refuse absolument à électrocuter qui que ce soit.

Vous l'avez déjà deviné : je souhaite que vous jouiez, devant Ksénia Mikhaïlovna, quelques-unes des mélodies qui font partie de votre répertoire. Il ne faudrait pas, me semble-t-il, commencer par celle que vous étiez en train d'exécuter au moment où l'incident s'est produit. Peut-être est-il préférable de créer d'abord une certaine accoutumance. On m'a dit que votre instrument avait une sonorité particulière, d'autant plus étonnante qu'on l'entend rarement seul, que les compositeurs ont très peu écrit pour lui.

Vous l'avez compris : lorsqu'il est question de musique, je ne peux pas me prétendre expert. Autant je suis à l'aise dans un musée de peinture, autant le concert me semble participer du mystère. C'est peut-être pourquoi j'imagine qu'il agit sur les profondeurs de l'âme. On dit que le roi Saül souffrait de crises ; crises de fureur, crises de terreur ; David, avec sa harpe, le calmait. Voulez-vous être le David des instruments à archet ?

Je vous l'avouerai : cette histoire de souvenir à réveiller me paraît intéressante. Tout Pétersbourg en parle. Moi, je vois plus loin. J'imagine que la musique pourrait, à elle seule, avoir un pouvoir thérapeutique. Je me figure un monde à part, où agissent des puissances dont nous ne savons rien.

Maintenant, ce mot de « musique » évoque des réalités très diverses. On ne peut pas, me semble-t-il, attendre les mêmes effets d'un quatuor à cordes et d'un orchestre de

bastringue. Je ne suis pas sûr qu'on entende de la même oreille, dans un quatuor, les passages murmurés et ceux où les musiciens doivent jouer le plus fort possible. Il faudrait faire des expériences. Je ne vois pas encore comment m'y prendre. J'espère arriver à les réaliser. Peut-être aurai-je besoin de votre aide.

Ne vous moquez pas.

En attendant, il faut nous occuper de notre patiente.

Que pourriez-vous jouer ?

C'est vous qui le savez. Je ne me mêlerai pas de votre choix.

Il y a une question qui me préoccupe : faut-il vous cacher dans une chambre voisine, ou est-il souhaitable que la malade vous ait sous les yeux ? Je trouve des arguments dans un sens comme dans l'autre. Si vous n'êtes pas visible, nous jouons une fois de plus sur le mystère. Si vous êtes vu, l'effet sera-t-il plus fort ?

De toute façon, mes confrères trouveront à redire.

J'ai grande envie de m'en remettre à votre jugement.

Acceptez-vous ?

TABLE

1. Dans le salon de Galina Nikolaïevna A***. (Pétersbourg, 3 mai 1909.)	13
2. Dans le salon d'Olga Nikolaïevna B***. (Pétersbourg, 5 mai 1909.)	16
3. Dans le salon de Svetlana Vladimirovna C***. (Pétersbourg, 6 mai 1909.)	19
4. Dans le salon de Sofia Vladimirovna D***. (Pétersbourg, 9 mai 1909.)	22
5. Dans le salon d'Irina Borissovna E***. (Pétersbourg, 11 mai 1909.)	26
6. Dans le salon de Prascovia Konstantinovna F***. (Pétersbourg, 17 mai 1909.)	31
7. Chez Stépan Ilitch Sobkhine. (Pétersbourg, 8 mai 1909.)	37
8. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Héléne. (Pétersbourg, 16 mai 1909.)	41
9. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Héléne. (Pétersbourg, 31 mai 1909.)	46

10. Télégramme d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 6 juin 1909.)	51
11. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 7 juin 1909.)	52
12. Dans le salon de Galina Andréievna G***. (Pétersbourg, 31 mai 1909.)	56
13. Suite de la lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 7 juin 1909.)	60
14. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 3 juillet 1909.)	64
15. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 7 juillet 1909.)	69
16. Lettre d'Hélène de Porcayragues à son frère Alexandre. (Croisilles, le 5 août 1909.)	73
17. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Povorino, le 31 août 1909.)	80
18. Lettre d'Hélène de Porcayragues à son frère Alexandre. (Paris, 28 septembre 1909.)	87
19. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, le 19 octobre 1909.)	90
20. Dans le salon de Ksénia Mikhaïlovna S***. (Pétersbourg, 25 octobre 1909.)	94
21. Dans le salon d'Olga Vladimirovna H***. Pétersbourg, 3 novembre 1909.)	99
22. Dans le salon de Svetlana Borissovna I***. (Pétersbourg, 15 décembre 1909.)	102
23. Lettre d'Hélène de Porcayragues à son frère Alexandre. (Paris, 7 janvier 1910.)	105

24. Saint-Pétersbourg, Jardin de Tauride, 7 janvier 1910	110
25. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 23 janvier 1910.)	114
26. Lettre de Ksénia Mikhaïlovna S*** à Hélène de Porcayragues. (Saint-Pétersbourg, 22 février 1910.) ...	119
27. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 27 février 1910.)	124
28. Lettre d'Hélène de Porcayragues à Ksénia Mikhaïlovna S. (Paris, 15 mars 1910.)	129
29. Lettre d'Hélène de Porcayragues à son frère Alexandre. (Paris, 29 mars 1910.)	131
30. Lettre de Ksénia Mikhaïlovna S*** à Hélène de Porcayragues. (Saint-Pétersbourg, 8 avril 1910.)	136
31. Lettre d'Alexandre de Porcayragues à sa sœur Hélène. (Pétersbourg, 10 avril 1910.)	138
32. Saint-Pétersbourg, Jardin de Tauride, 2 juillet 1910	140
33. Lettre du docteur Pavel Agafonovitch Izmaïlov à Alexandre de Porcayragues. (Odessa, 8 septembre 1925.)	142

DU MÊME AUTEUR
(suite)

TRADUCTIONS :

F. Nietzsche, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, traduction de Jean-Louis Backès (Gallimard, coll. « Idées », 1973).

Alexandre Blok : *Cantiques de la Belle Dame*, traduction de Jean-Louis Backès (Imprimerie nationale, 1992).

F. Nietzsche, *Premiers écrits*, traduction de Jean-Louis Backès (Le Cherche-Midi Éditeur, 1994).

Pouchkine, *Eugène Onéguine*, traduction de Jean-Louis Backès (Gallimard, coll. « Folio classique », 1996).

Hésiode: *Théogonie. Les Travaux et les jours. Bouclier*, suivis de *Hymnes homériques*. Texte présenté, traduit et annoté par Jean-Louis Backès (Gallimard, coll. « Folio classique », 2001).

Histoire du docteur Johannes Faustus, suivie de *La Tragique Histoire du docteur Faustus* par Christopher Marlowe, présentation et traduction de Jean-Louis Backès (Imprimerie nationale, 2001).

Anna Akhmatova : *Requiem, Poème sans héros et autres poèmes*, présentation et traduction de Jean-Louis Backès (Gallimard, coll. « Poésie/Gallimard », 2007).

Homère, *Iliade*, traduction nouvelle de Jean-Louis Backès (Gallimard, coll. « Folio classique », 2013).

AUX ÉDITIONS DE LA COOPÉRATIVE

- JEAN-LOUIS BACKÈS
Les Tchoudaks (roman)
*
- SARAH BERNHARDT
L'Art du théâtre
*
- GÉRARD BOCHOLIER
Tisons (poèmes)
J'appelle depuis l'enfance (poèmes)
*
- JEAN CHALON
Dames de cœur et d'ailleurs
*
- CHAMPFLEURY
Les Chats
illustrations de Manet, Delacroix,
Mérimée, Grandville,
Viollet-le-Duc...
*
- ANTONI CLAPÈS
Et le soleil dans ta main (poèmes)
Entre nature et rêve (poèmes)
*
- NATALIE CLIFFORD BARNEY
Éparpillements
*
- CARLO COLLODI
Histoires allègres
illustrations d'Enrico Mazzanti
*
- CAROLINE COMMANVILLE
Souvenirs sur Flaubert
*
- Contes arméniens*
illustrations de Martiros Sarian
*
- Contes populaires grecs*
illustrations de Rallis Kopsidis
- DJIVANI
Chansons d'Arménie
(édition bilingue)
*
- BÉATRICE DOUVRE
Journal de Belfort
*
- CHARLES DULLIN
Souvenirs d'un acteur
*
- MARIE VON EBNER-ESCHENBACH
Tout un livre – toute une vie
*
- HENRI FRANCK
La Danse devant l'Arche
(œuvres complètes)
*
- MIREILLE GANSEL
Une petite fenêtre d'or
Comme une lettre (poèmes)
Maison d'âme
La Voix du fleuve
Le Temps des arbres (poèmes)
Traduire comme transhumer
*
- GERMONT
Sonnets
Ballades
Stances
Maximes
L'Arcadie – Livre des jeunes
prières – Mythologie (poèmes)
Les Années de larmes (poèmes des
années 2019 et 2020)
La Part de fragilité (récit)
Plages non loin de Nantes (roman)
La Maison au point de l'aube
(roman)

GERMONT (suite)
L'Épistolier d'autrefois (roman)
Le Village-bulle (roman)
L'Affranchissement hespérien (roman)

*

ALBRECHT HAUSHOFER
Sonnets de la prison de Moabit

*

HERMANN HESSE
La Foi telle que je l'entends
Lettres à de jeunes lecteurs

*

HUGO VON HOFMANNSTHAL
Le Livre des amis
Paysages de l'âme
Hier (théâtre)
L'Aventurier et la cantatrice
(théâtre)

*

JEAN INGELOW
La Fée Mopsa (conte)

*

D.-E. INGHELBRECHT
Mouvement contraire
(Souvenirs d'un musicien)

*

MARIE LAURENCIN
Le Carnet des Nuits

*

DIDIER LAROQUE
Deux histoires romaines

*

FRÉDÉRIK LEMAÎTRE
Souvenirs

*

ALAIN LÉVÊQUE
L'Espoir musicien (poèmes)

*

Mam'zelle Gnafron
(pièces du Guignol lyonnais)

JEAN-YVES MASSON
La Fée aux larmes (conte)

*

EDUARD MÖRIKE
Le Lutin de Stuttgart (conte)

*

J. K. A. MUSÆUS
Contes populaires allemands
illustrations d'Albert Robida

*

ANNA DE NOAILLES
Exactitudes

*

KATHLEEN RAINE
Sur un rivage désert (poème)

*

JACQUES ROBINET
Un si grand silence (récit)
La Monnaie des jours
Notes de l'heure offerte
L'Attente

La Nuit des sources
De prison en royaume

*

SIAMANTO
Ténèbres (choix de poèmes)

*

LEONARDO SINISGALLI
Au pas inégal des jours

*

PIA DE TRECIOR
L'Ame échappée (roman)

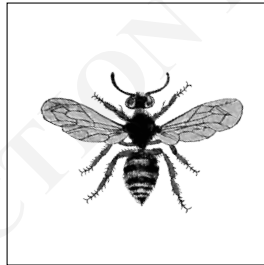
*

PAUL VALÉRY
Lettres à Nèère (1928-1935)
Sur Nietzsche (carnet)

*

WILLIAM BUTLER YEATS
Lettres sur la poésie
John Sherman (roman)

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Pulsio
pour le compte des
Éditions de la Coopérative
le 8 septembre 2025



Dépôt légal : septembre 2025
ISBN 979-10-95066-73-6

